Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 3

Artikel: Miss Arabella
Autor: Rosay, Adolphe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185651

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Je veux un pot.

— Comment, un pot ? Prenez-vous ma maison pour une auberge ? s'écria notre propriétaire en jetant un regard sur les contrevents verts de sa coquette demeure.

Cependant, M. Machin respirait plus librement : cet homme n'était pas un voleur, ce n'était qu'un ivrogne.

— Je veux un pot, répéta l'homme au mouchoir.

C'était apparemment un ivrogne endurci. M. Machin se fâcha.

— Allons, décampez, drôle, sac à vin !

— Je veux un pot et je veux voir Madame.

— Voir ma femme ? A-t-on jamais vu une pareille insolence ! Je vais vous faire voir tout autre chose.....

— Je veux un p.....

L'inconnu n'avait pas achevé qu'il roulait au bas du perron avec un bruit de ferraille, et allait, bien malgré lui, reproduire avec fidélité ses formes dans la neige.

A ce vacarme, Madame était accourue.

— Malheureux ? qu'as-tu fait ? s'écrie-t-elle effrayée. Mais c'est notre laitier que tu as manqué tuer !

— Alors, pourquoi me demandait-il un pot ?

— Pour mettre la crême..... une surprise..... répondit une voix faible. L'inconnu se relevait péniblement.

— Ah ! mon ami, répétait Madame éplorée à son mari stupéfait, quel dommage ! un si brave homme ! la crême des laitiers !

Et pendant ce temps, la crême du laitier coulait lentement sur les marches du perron. E.

Coumeint quiet sè faut jamé pliendrè dè sa fenna, quand l'est retsé.

Quand l'est qu'on a onna dzeintià fenna à l'hotô, l'est dza on petit paradis què dè vivrè dein stu mondo, kâ quand on est dou po supportâ lè cousons, lo guignon et la misère, cein va pe châ; mâ s'on est mau accobliâ, va-t' âo diablio! l'est la nortse ; et cein est onco pi què d'avâi on rajâo qu'a dâi bertsès âo què dè sè férè razâ à crédit.

Ma fâi quand cein va mau, l'est lo pe soveint la fautâ à clliâo djeino valets que ne savont pas sè choisi 'na gaupa que lâo convignè. Lè volliont retsès, ballès, bin vetiès. Que lè séyont metcheintès coumeint dâi z'âno rodzo, crouïès coumeint dâi diablio, cein ne fâ rein porvu que l'aussont prâo mounia, et l'ont adé couâite, quand l'ont cru trovâ lo Pérou, dè vito sè mettrè la corda âo cou ; mâ cein qu'on fâ à la couâite, on s'ein repeind à lezi; et quand la guierra est pè l'hotô, n'est pas duès vatsès et onna modzè qu'on tint dè plie que vo ballionT lo bounheu.

L'est veré dè derè assebin que lè felhiès sont totès ruzâïes po appedzenâ lè chalands. Le savont s'attifâ avoué dâi brimborïons dè rein dâo tot, que cein baillè dein lo ge dâi valets. Le savont cauquiès iadzo laissi peindollhi dâi petitès quiettès que sè recouquelionT et que cein plié âi z'amoeirâo. N'est pas dè clliâo quiettès que saillont lo matin dè dézo la béguina, na ; mâ l'est dè clliâo que sont coumeint dâi tireboutchons, qu'on lâi dit pè Paris dâi z'*accroche-tieu*, que l'est la moo âi rats dâi valets, et que clliâo felhiès sè font frezi la demeindze. Ma fâi tant pis po lè lurons què sè laissont eindzaublià dinsè et po clliâo que ne corzont qu'aprés la mounia, kâ porrâi bin lâo z'arrevâ coumeint à Bedzon.

Bedzon avâi fé totè lè z'herbès dè la St-Jean po mariâ sa Rosette po cein que l'avâi gaillâ oquiè à preteindrè ; mâ se l'allà bin tandi que couennâvont cein ne doura pas aprés la noce, kâ la Rosette qu'étâi 'na crouïe sorciére, lè lâi fasâi totès et lo pourro Bedzon allâvè férè sè plieintè à son biopére. Ma fâi coumeint lâi allâvè trâo soveint cein eimbétâvè lo vîlho ; et po férè botsi cé redipettadzo, ye fe état on dzo d'étrè bin ein colére aprés la Rosette et ye fe à Bedzon :

— Eh bin ! dis à ta fenna que se t'és onco d'obedzi dè veni mè férè dâi plieintès, la vu déshéritâ à tsavon.

. . . . . .

Du adon, Bedzon n'a jamé repipâ on mot contrè sa fenna.

Miss Arabella.

I

— Que cueilles-tu là, Robert ?

— Une pensée, chère tante Bella, dont je vous fais hommage de grand cœur.

Et le malin collégien offrit la fleur à la personne qu'il nommait sa tante, en ajoutant :

— C'est l'emblème du sentiment.

Miss Arabella considéra un instant la pensée, tout en paraissant fort peu satisfaite des regards en dessous que son frétillant neveu dirigeait vers elle.

— Tu te trompes, mon enfant, répondit-elle enfin. Mais, à ton âge, l'erreur est excusable.

Puis, poussant un soupir :

— Elle est à moitié fanée, ajouta-t-elle.

Robert reprit :

— Mettez-la dans un verre d'eau à laquelle vous mêlerez un peu de charbon de bois. La fleur reviendra d'elle-même à sa fraîcheur première... Que de beautés flétries se contenteraient d'un semblable moyen à leur disposition ! n'est-ce pas, ma tante ?

Il y avait dans les paroles du jeune impertinent un tel accent de malice, que la vieille fille, malgré la meilleure volonté du monde, ne put se refuser à saisir l'allusion. Elle se pinça les lèvres et une rougeur involontaire envahit ses joues. Du reste, elle eut le bon esprit de ne rien répondre.

Ce n'est pas cependant qu'elle en eût ordinairement beaucoup. Son œil bleu-clair ne réflétait pas le moindre rayon d'intelligence ; son front étroit et aplati, où le temps avait déjà marqué son passage en y imprimant quelques rides, et sa figure ronde, placide, sinon froide, faisaient naître aussitôt l'idée que la femme qu'on avait devant soi était une tête fort vulgaire, au moral comme au physique. Si l'on voulait remarquer ensuite que miss Arabella avait généralement les sourcils froncés et la bouche mordante, on était facilement amené à conclure qu'elle devait posséder aussi un mauvais cœur. En l'examinant, en effet, de plus près, on s'apercevait vite que, sous ses prétentions au sentimentalisme et ses faux semblants d'une dévotion dont elle se vantait très haut et qui n'était pas bien

difficile à pratiquer, puisqu'elle la faisait consister à être d'une indulgence complaisante et toute maternelle pour elle-même, tandis qu'elle se montrait d'un sévérité implacable pour autrui, — en l'étudiant de la sorte, dis-je, on se convainquait bientôt de la méchanceté de son caractère aigri, sans doute, par les luttes de la vie.

— Si cette mignonne fleur pouvait s'exprimer, continua Robert, il est probable qu'elle ferait des révélations instructives.

— Oui, peut-être ! approuva la tante, fâchée de ce que son passé n'eut pas à lui rappeler le moindre petit roman débutant par une marguerite... Mais nos oreilles aujourd'hui seraient incapables de comprendre le langage mystique et élevé de la nature... Les hommes sont devenus si pervers !...

Elle soupira profondément pour ponctuer sa phrase.

— L'espèce humaine n'est pas encore aussi sotte que vous vous plaisez à le dire, reprit Robert, jeune avocat convaincu de la bonté de sa cause. A quoi servirait la raison si l'on ne s'en servait à admirer les bienfaits du créateur ? Les arbres, les plantes, les fleurs surtout nous parlent de diverses manières ; mais nous ne nous y trompons jamais... Voyons, si cette pensée vous disait quelque chose de l'amour, ne l'écouteriez-vous pas volontiers ?

La tante Bella rougit de nouveau ; elle y manquait rarement d'ailleurs quand on prononçait en sa présence le mot d'amour, soit qu'elle n'eût pas pu deviner l'amour des autres, soit que les autres n'eussent pas su pénétrer le sien.

— Tu es trop jeune, Robert, pour t'entretenir d'une chose aussi sérieuse. Laissons-là ce sujet.

— Mais cela ne veut nullement dire que vous soyez trop âgée pour y songer, repartit l'adulte en riant. Pourquoi ne vous en occuperiez-vous pas ?

La remarque, si ironiquement qu'elle fut formulée, flatta intérieurement l'amour-propre de miss Arabella.

Elle donna une petite tape sur la joue du collégien et il répondit d'un ton amical :

— Tu sais bien que ma résidence au milieu de vous est indispensable pour faire marcher le ménage. Ton père ne serait guère satisfait si je venais à me marier.

— Je ne sache point qu'il ait jamais manifesté cela.

— Il n'en pense pas moins.

— Eh bien ! et ma mère, qu'en faites-vous.

— Oh ! elle est beaucoup trop jeune encore pour diriger une maison comme il convient... Ton père avait la cervelle à l'envers quand il s'est remarié !... Et pourtant je n'ai cessé de l'en prévenir !

Troisième soupir plein de componction.

— Je trouve maman très bonne pour nous, répliqua Robert assez froidement, et je l'aime énormément, quant à moi, quoiqu'elle ne soit que ma belle-mère.

— Et tu fais très bien, cher enfant ; tu remplis ton devoir, puisque les choses sont ainsi.

— Alors pourquoi en dites-vous toujours du mal ?

— Juste ciel !... Que prétends-tu ?... Moi, dire du mal de la femme de mon frère !... Tu n'y songes pas, Robert ! J'ai reconnu qu'elle était trop jeune pour gouverner une maison... Voilà tout, je ne vois aucun mal à cela.

— Je n'y vois aucun bien non plus, riposta le jeune homme d'un air mécontent. Si vous continuiez à nous rabâcher cela, mes sœurs et moi, nous finirions par ne plus la respecter.

Tante Bella se pinça les lèvres plus fortement que de coutume.

— Retournons, fit-elle, nous nous sommes promenés assez longtemps.

— C'est vrai, ricana l'écolier, ma mère n'aurait qu'à laisser brûler le rôti.

— Robert, je vous défends de...

Mais Robert n'écouta pas la fin de la réprimande et se mit à courir au pas de course du côté du logis.

— Intraitable gamin ! marmotta sa tante entre ses dents ébréchées ; lui aussi prend parti pour elle !... Elle m'enlève tout, jusqu'à l'affection des enfants. Elle accapare ma place, à moi qui ai si longtemps dirigé la barque. Elle se pose comme mon antagoniste. Elle m'humilie... Mais toute chose à un terme, et elle me le paiera cher. *(A suivre.)*

— Porquiè n'âovrè-tou pas ton parapliodze ? démandâve-t-on à on espéce dè mi-fou que tracivè pè onna rollhie épouaireinta, avoué son parapliodze clliou dézo son bré.

— Oh ! su pa enco prâo mou, se repond.

Un voyageur de commerce entre au café du Grand-Pont d'un air superbe, s'approche de la cheminée, se mire dans la glace et se frotte les mains à la chaleur d'un ardent brasier. Puis s'adressant au patron : « Eh bien, M. Kamm, nous n'en aurons jamais fini avec l'hiver. Savez-vous que nous avons eu 25 degrés à Paris, l'autre jour !...

— Hélas, nous en avons eu 15, 16 et jusqu'à 17, à Lausanne.

— Tiens ! vraiment ?... C'est déjà beaucoup pour un petit pays comme le vôtre !

Une recrue demande un congé de trois jours à son capitaine-instructeur, pour aller voir sa tante qui est à l'agonie.

— Soit, répond le capitaine ; mais si dans trois jours elle n'est pas morte, quinze jours de salle de police.

Le juge de paix de ***, instruisant une enquête relative à un vol de pendule, clôturait l'audition en disant à l'accusé :

— Accusé, le délit est flagrant, on vous a arrêté dans l'escalier de M. B*** au moment où vous descendiez une pendule du quatrième étage.

— Je le reconnais, M. le juge ; mais si je la descendais, j'avais l'intention de la remonter.

Le mot du logogriphe de notre précédent numéro est : *Rosier*. — La prime a été gagnée par M. Louis Millioud, à Romainmôtier.

Charade.

Personne encor n'a vu mon premier raboteux ;
On tourne quelquefois mon second avec grâce ;
Mon tout, œuvre sublime, est l'ouvrage de Dieu,
Et le tout fut toujours renfermé dans l'espace.

Prime : Un bel agenda à effeuiller.

Théâtre. — Dimanche 18 janvier, à 7 ½ h., une seule représentation de l'immense succès : **Les Deux Orphelines**, drame en 8 actes. — Cette ouvrage a été joué plus de 500 fois à Paris.

La livraison de janvier 1880 de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants : La renaissance littéraire des Slaves méridionaux. — Les Bulgares, par M. L. Leger. — Les esprits du Seeland. — Nouvelle, par M. L. Favre. — Un théâtre national dans la Suisse romande, par M. Marc-Monnier. — Le joueur de harpe. Etude de mœurs italiennes, par Honoré Mereu. — La question d'Orient dans sa nouvelle phase, par M. Ed. Tallichet. — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. Monnet.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.